

Article

« Solitude et épuisement »

Brigitte Haentjens

Liaison, n° 53, 1989, p. 42-43.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/42606ac>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

Solitude et épuisement

par Brigitte Haentjens

Qu'il y ait sept compagnies professionnelles de théâtre en Ontario français relève du miracle! Qu'elles aient réussi à se structurer, à se définir, à se développer artistiquement, à rayonner autant ici qu'ailleurs et qu'une génération de créateurs ait pu, dans et autour de ces compagnies, atteindre la maturité en poursuivant une démarche artistique de plus en plus personnalisée, tout cela est presque aberrant. Car, non seulement la population francophone de l'Ontario subit-elle, à divers degrés, un isolement, une oppression linguistique, culturelle et socio-économique qui rend le théâtre un luxe plus extravagant ici qu'ailleurs, mais il faut aussi compter que le produit théâtral n'est pas un produit de consommation.

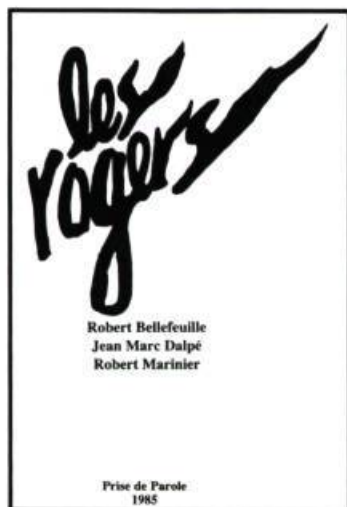
Si les théâtres en Ontario connaissent la réussite artistique qui est la leur, s'ils sont parvenus autant à créer un public local qu'à se faire connaître à l'extérieur de la province, c'est uniquement parce que les créateurs ont pris en main leur développement artistique et structurel. Ils ont mis toutes leurs énergies non pas à se battre contre l'immobilisme, mais bien à construire un édifice théâtral sur des bases qui servent la création et la promotion. Cela a demandé du courage, une confiance solide dans le public, un grand degré d'investissement personnel et une vision plus large que la rentabilité immédiate et financière. Cela a demandé surtout du temps, de la persévérance et beaucoup de patience pour absorber les échecs ou la condescendance des « intermédiaires » qui font souvent écran entre l'expression artistique franco-ontarienne et la population à qui est destinée cette expression.

Il y a dix ou quinze ans, presque personne ne croyait que cette « jeunesse enthousiaste et fervente » allait pouvoir se donner des outils qui lui permettraient

d'accéder à une personnalité artistique solide qui soit reconnue et saluée pour son originalité et son excellence. Presque personne ne croyait non plus que le public franco-ontarien pourrait accepter et soutenir un travail créateur qui se ferait sans vedettes et auteurs connus. La majorité des intervenants culturels est restée immobile : gouvernements et organismes paragouvernementaux, élite scolaire, centres culturels, associations et fédérations officielles de la francophonie. Parmi ceux qui avaient le pouvoir, la fonction ou les moyens de soutenir l'essor artistique franco-ontarien en appuyant sa diffusion, nombreux furent ceux qui, au mieux, ont suivi de loin le mouvement en réagissant ponctuellement aux succès comme aux crises et, au pire, ont freiné le dynamisme en préférant encourager la diffusion de produits standardisés et fabriqués ailleurs.

Aujourd'hui, beaucoup de gens se réjouissent de succès auxquels ils n'ont pas contribué et affichent une fierté de bon aloi face aux honneurs et autres récompenses officielles qui saluent la vitalité du théâtre franco-ontarien. Mais la majorité des diffuseurs culturels persiste à se réfugier derrière un soi-disant désir du public pour ne programmer que l'immédiatement rentable. Bien sûr, cela se fait avec l'appui de fonds publics qui, en Ontario comme ailleurs, soutiennent souvent davantage le commerce que la créativité. Et les médias qui s'empressent aujourd'hui autour des « têtes d'affiche » que les théâtres ont fini par faire émerger sont ces mêmes organes qui, il n'y a pas si longtemps, répercutaient des discours colonisés sur l'absence de professionnalisme franco-ontarien!

Il y a bien sûr des exceptions : des individus, des organismes communautaires qui ont fait un travail soutenu de développement et qui ont ainsi apporté à la vitalité artistique un encouragement constant. Il y a bien sûr certaines stations



régionales de Radio-Canada qui jouent à fond leur rôle de promoteur de la vie artistique franco-ontarienne, notamment à Sudbury et à Windsor. Il y a bien sûr des excuses à l'immobilisme de toutes les structures de diffusion : manque de fonds, roulement constant du personnel, absence de véritable politique culturelle. Mais, la plupart du temps, les théâtres franco-ontariens ont bâti leur réussite dans une grande solitude; ils ont souvent porté à eux seuls une responsabilité qui aurait pu être partagée. Cette solitude se paye aujourd'hui d'un certain épuisement des ressources humaines et financières.

Les gels répétés ou les augmentations ponctuelles des subventions depuis cinq ans font que l'appui gouvernemental ne correspond plus au stade de développement auquel les théâtres sont rendus. Ils n'ont plus les ressources nécessaires pour soutenir leur propre développement artistique et structurel. Cette situation n'est pas nouvelle, mais devient plus criante dans la mesure où l'investissement personnel des membres de compagnies théâtrales ne peut plus pallier au manque à gagner. Les théâtres sont aujourd'hui au bord de l'étranglement et, paradoxalement, pénalisés par un dynamisme artistique trop rapide et éclatant. Ils sont pénalisés par leur professionnalisme qui a fait augmenter de façon considérable les coûts de production et de diffusion. Ils sont pénalisés par les limites quantitatives de la population au sein de laquelle ils travaillent. L'absence de structures de diffusion adaptées au théâtre, l'absence de politique claire de soutien aux tournées, le retard qu'accuse le développement chez le public dans plusieurs communautés, tout cela exige que des ressources considérables soient consacrées à la diffusion.

Mais il y a plus grave. Le stress financier finit par atteindre la créativité. Il y a de moins en moins de place en Ontario pour le risque, de moins en moins d'espace pour que d'autres générations de créateurs puissent se former et se déve-

lopper. Il aura malheureusement fallu ce côté crise pour qu'une certaine prise de conscience émerge chez nombre d'intervenants et pour qu'une certaine concertation commence à s'installer.

Souhaitons que l'espoir naissant ne soit pas déçu.

